

Clôture université d'Été des CAUE
Réparer le futur
Annecy

Mesdames et messieurs

je souhaite en préambule exprimer mes remerciements à l'ensemble des organisateurs et des participants qui ont rendu ces journées possibles et qui ont permis la haute qualité de vos débats.

Soyez assurés que le ministère de la culture est pleinement investi à vos côtés dans vos réflexions et dans vos projets. Plus que jamais, votre rôle de conseil et de pédagogie auprès des élus et de nos concitoyens apparaît essentiel.

Pourquoi ? Parce que dans l'intérêt de l'aménagement du territoire, le fait urbain, cela consiste à intégrer de la manière la plus harmonieuse du nouveau bâti parmi du bâti existant, au sein d'un paysage, en observant et en révélant le produit de l'action de facteurs naturels et humains et de leurs interrelations dynamiques, sur plusieurs générations. C'est ce qui fonde et qualifie une culture locale. C'est le socle à partir duquel on peut imaginer une ville de demain qui puisse parler à ses habitants. C'est votre projet, c'est celui de la DRAC.

Pour accompagner une ambition de réintroduction d'une capacité à aménager qui soit le reflet d'une culture locale, de modes d'habiter, de valeurs mais également de matériels locaux au service de savoir-faire.

Cette documentation de l'existant doit ainsi contribuer à l'élaboration de documents d'urbanisme adaptés à nos défis contemporains : d'une part parce que l'ordre spatial proposé par l'architecte est consubstantiel de l'ordre social qu'il participe à établir.

Et d'autre part, parce que l'aménagement urbain doit pouvoir continuer à protéger des aléas climatiques – plus nombreux et plus intensifs – tout en continuant à garantir l'activité, le ravitaillement et la vie collective.

Ce qui nous impose également – comme vous l'avez évoqué lors de vos échanges - de rejeter les approches surplombantes au bénéfice de la participation. Mais aussi de reconsidérer notre rapport à la nature, d'interroger la place légitime que nous lui reconnaissons parmi nos artefacts, de mieux penser l'écosystème et ses interactions dans leur globalité.

Cette réglementation doit permettre aux maîtres d'ouvrage et à leurs maîtres d'œuvre de faire émerger le génie du lieu dont parlent les architectes, à partir duquel la bonne insertion du bâti neuf ou sa rénovation sera possible. La DRAC assure cette pédagogie de la qualité architecturale en lien notamment avec les CAUE et le conseil régional de l'ordre des architectes. Avec la volonté de l'écriture d'un cadre qui pose une ambition sans être trop prescriptif, de manière à lutter contre la banalisation et l'uniformisation des volumes et des espaces, en laissant une juste place à la créativité.

Une évidence s'impose à nous : notre monde a changé, il semble devenu à ce point incertain que tout deviendrait possible, surtout l'impossible. L'actualité fourmille d'illustrations de ce surprenant constat.

Nous ne sommes plus au vingtième siècle, le monde a fortement et rapidement évolué depuis 25 ans. Selon la formule de Giuliano Da Empoli, si au siècle dernier nous avons interrogé la place respective du marché et du public, nous interrogeons depuis le début du nouveau siècle celles de la machine et de l'humain.

On perçoit l'ampleur des transformations sociétales en cours en observant par exemple la multiplication, l'intensification et l'accélération des flux de toutes natures.

Tout d'abord les flux de personnes : ressortissants nationaux en perpétuel mouvement – peut-on encore affirmer que nous sommes sédentaires ? - habitants fuyant parfois les villes vers un rural souvent fantasmé, touristes du monde entier jusque parfois la saturation des lieux visités, migrants économiques, demandeurs d'asile, réfugiés climatiques...

Ensuite les flux de biens, transportés tout autour de la planète par les airs, par la route, par les mers, moins souvent – on peut le regretter – par le ferroviaire pourtant moins prodigue en production de CO2, des flux quotidiens qui ne distinguent plus le jour et la nuit, les jours ouvrables et les jours fériés, alimentés par un modèle condamné à scruter le moindre manque, quitte à en inventer, pour mieux définir les perpétuels nouveaux besoins qui lui sont indispensables pour placer son offre, laquelle depuis longtemps, ne se contente plus d'un essentiel compatible avec le renouvellement des ressources naturelles.

Ce sont aussi les flux financiers, qui ignorent les lois nationales et les frontières, et qui ne distinguent pas toujours l'argent propre et l'argent sale.

Et enfin, les flux numériques, les plus récents mais sans doute les plus impactant tant ils rendent difficiles pour les droits nationaux et internationaux de se saisir en temps réel des questions qu'ils posent. Et qui modifient nos comportements et notre manière d'être au monde.

Comme le disait Chris Younès ce matin, on peut se raconter des histoires - c'est même notre nature, nous sommes une espèce fabulatrice - et regarder le monde tels que nous sommes, jamais vraiment tel qu'il est. Mais les faits sont têtus et ils finissent par s'imposer à nous, quel que soit notre aveuglement : nous sommes entrés dans le temps des catastrophes, et nous devons apprendre à les anticiper pour les gérer au mieux.

Transition écologique, transition numérique et réaménagement du territoire sont les trois priorités qui s'imposent à nous. Et vous avez raison, ce qui importe, ce n'est pas de se lamenter mais de préparer le futur.

Face au constat de l'épuisement des ressources naturelles non renouvelables, les principales pistes sont identifiées, vos échanges en ont largement témoigné.

Et je partage pleinement les constats exprimés par Hiba Debouk lors de la table ronde ce matin, leur mise en œuvre apparaît cependant incertaine, car deux options

s'opposent encore face à ce sujet des limites qui nous interrogent au quotidien et dans tous les registres de notre existence.

La première consiste à chercher à dépasser les limites, au moyen d'une prosternation parfois béate devant la technologie – on a tous entendu ce surprenant « drill baby, drill ! » - en négligeant le fait que l'outil n'est ni bon ni mauvais en soi, mais qu'il dépend toujours de l'intelligence humaine qui l'emploie. Ce serait l'option de la voie de la performance, du toujours plus vite, du toujours plus haut, du transhumanisme et de l'intelligence artificielle, celle du refus de l'insatisfaction du manque.

L'autre voie cherche à intégrer ces limites pour définir de nouveaux modes de vie, de nouvelles expressions de besoin. Ce serait la voie de la frugalité, de la spiritualité reconsidérée face au matériel, de la réconciliation avec les rythmes, de la reconnaissance de notre vulnérabilité, et de l'acceptation du manque.

Pour l'instant, l'état de nos utopies ne semble pas nous permettre de dépasser le stade de la querelle pour parvenir à définir un compromis d'intérêt général, un nouvel imaginaire constitutif d'un nouveau récit consensuel. On observe les mouvements, on estime les forces en présence – le retour du fait religieux, la mobilisation du capitalisme jouant sa survie, l'accélération des dérèglements climatiques qui nous pousse dans nos derniers retranchements physiologiques, l'apparente contradiction du recul de l'Etat de droit et le renouveau du besoin de commun - mais personne ne parvient à prévoir l'issue de la bataille.

Le sujet est global, mais les réponses seront probablement locales. Avec une certitude : vivre parmi des semblables n'impose pas de leur ressembler. C'est le message de la culture et de la liberté de création.

Jusqu'à présent, nos dystopies nous ont préparé au pire. Un nouveau courant littéraire – le solar punk ou hope punk – nous propose une alternative optimiste. L'expression peut surprendre, la mémoire collective ayant retenu le « no future » des Punks. On oublie leur autre mot d'ordre qui était le « faites le vous-même ». Rien n'est joué, car comme le disait un des personnages du film « la naissance de l'amour » de Philippe Garrel : « *En réalité on ne sait jamais ce qu'il se passe, on sait simplement ce qu'on veut qu'il se passe et c'est comme ça que les choses arrivent.* »

C'est un peu un paradoxe : rien n'est immuable, notre imagination est capable de nous représenter à la fois des réalités qui existent, qui ont existé mais aussi qui pourraient potentiellement exister. Mais nous demeurons collectivement profondément animés par le souci de la reproduction, le désir d'imitation. Autrement dit, le misonéisme, la peur profonde, quasi superstitieuse, de la nouveauté. Mais comment penser les transitions nécessaires si on regarde le monde avec un imaginaire daté ?

Le care, qui a été débattu ce matin, constitue de mon point de vue un universel anthropologique : parce que nous sommes une espèce fragile dont la survie des bébés dépend totalement de la solidarité du groupe, ce qui fait de nous un être fondamentalement social. Mais je rappelle que si l'enfant se forme par mimétisme, l'adulte en revanche s'émancipe en cultivant son non-conformisme, en interrogeant notamment ses perceptions du monde sensible, en accédant à son imaginaire.

Le rôle des services du ministère de la culture, ce n'est évidemment pas d'orienter cet imaginaire, mais de contribuer à créer – dans le dialogue avec ses partenaires comme vous l'avez fait ici à Annecy durant ces trois journées - les conditions de son interrogation et de son évolution. Le moyen que nous avons retenu à la DRAC, ce sont notamment des projets culturels de territoires construits avec et pour les habitants, dans l'intérêt d'accompagner les trois transitions majeures qui s'imposent à nous.

Vos travaux en ont fait l'utile démonstration : l'avenir n'existe pas, le futur sera ce que nous déciderons collectivement d'en faire. A chacun d'assumer sa part de responsabilité, et selon la formule de Winston Churchill, à chacun de « *Prendre le changement par la main avant qu'il ne nous prenne par la gorge* ».

Je vous remercie.